

Zeitschrift:	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	75 (2025)
Heft:	1
Artikel:	Les origines d'un projet pédagogiques et politique dans l'entre-deux-guerres : l'École internationale de Genève (1924-1945)
Autor:	Carrupt, Roland
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1090344

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les origines d'un projet pédagogique et politique dans l'entre-deux-guerres : l'École internationale de Genève (1924–1945)

Roland Carrupt

L'année 2024 a vu la célébration du centenaire d'une école privée sur les bords du Léman, l'École internationale de Genève (désormais abrégée *Ecolint*), née au lendemain de la Grande Guerre dans le sillage des organisations internationales. Cet article souhaite se pencher sur les origines particulières de cette institution, en mettant l'accent sur les relations durables entre les milieux de la réforme pédagogique genevoise et parisienne. Cette connexion a priori surprenante s'explique en réalité aisément. Des pédagogues parisiens arrivent à Genève au début des années 1920, dans le sillage des fonctionnaires français qui vont œuvrer au sein des organisations internationales. Ils vont rapidement entrer en contact avec des fonctionnaires internationaux très intéressés aux questions pédagogiques. Ce va-et-vient constant entre Paris et Genève permet ainsi de raconter une autre histoire de l'*Ecolint* et prolonge ainsi un intérêt pour cette institution qui date déjà de quelques décennies.

Des historiens de la maison se sont d'abord penchés sur les débuts de cette institution. Un premier livre paraît en forme de bilan pour le demi-siècle de l'école, en 1974, tandis qu'un ancien directeur général de l'*Ecolint* brosse un portrait élogieux de Marie-Thérèse Maurette (1890–1989), première femme à diriger l'établissement.¹ Enfin, dans les années 2000, l'*Ecolint* publie sa première histoire générale des débuts jusqu'en 1991 en la replaçant dans le contexte genevois et international du XX^e siècle.²

Durant la même période, des chercheurs extérieurs témoignent de cette volonté de redécouverte des origines de l'école par des études particulièrement pointues et originales. Leonora Dugonjic traite l'*Ecolint* sous l'angle de l'activité pédagogique en rappelant notamment qu'elle procède de l'arrivée à Genève des fonctionnaires internationaux qui cherchent une école pour leurs enfants.³ Federico Ferretti s'appuie quant à lui sur une source peu connue, à savoir les textes des cours de géographie dispensés aux élèves des classes secondaires par

¹ Marie-Thérèse Maurette [et al.] (dir.), École internationale de Genève. Son premier demi-siècle, Genève 1974; George Walker, Marie-Thérèse Maurette. Pionnière de l'éducation internationale, Genève 2009.

² Othman Hamayed, Conan de Wilde, De l'*Ecolint*. Histoire de l'Ecole internationale de Genève, Genève 2014.

³ Leonora Dugonjic-Rodwin, Les IB Schools, une internationale élitiste. Émergence d'un espace mondial d'enseignement secondaire au XX^e siècle, thèse de doctorat, Université de Genève 2014.

Paul Dupuy (1856–1948) entre 1940 et 1942.⁴ Dupuy fut de 1885 à 1925 surveillant général à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm à Paris, avant de commencer une nouvelle carrière à l'*Ecolint* dès sa mise à la retraite. Proche des milieux réformateurs de l'enseignement de la géographie, il s'est aussi beaucoup investi au sein du collège Sévigné à Paris. Les deux chercheurs mobilisent à cet effet des sources inédites. Dugonjic mène une série d'entretiens avec des anciens élèves de l'*Ecolint*, démarche facilitée par le fait qu'elle est elle-même une ancienne étudiante de l'institution, tandis que Ferretti s'efforce de mettre en valeur une série de documents tapuscrits issus des archives de l'école.

Nos réflexions s'inscrivent dans la perspective tracée par ces deux chercheurs et mettent davantage en évidence les liens entre Genève et Paris, notamment le rôle, partiellement négligé par les historiens, des pédagogues parisiens. En effet, lorsqu'on lit certaines publications concernant l'éducation internationale à Genève, on peut avoir l'impression qu'il s'agit exclusivement d'initiatives américaines.⁵ Si ces dernières sont certes importantes, une telle perspective revient, pour les débuts de l'*Ecolint*, à minorer le rôle de Marie-Thérèse Maurette et de son père Paul Dupuy, déjà au bénéfice tous les deux d'une grande expérience pédagogique. Or, l'apport de ces derniers est essentiel pour comprendre les originalités de ce projet pédagogique et politique qui s'inscrit dans un terreau favorable et bénéficie d'un contexte historique particulier, celui de l'immédiat après-guerre.⁶ Cette école s'inscrit en effet clairement dans un soutien actif et assumé des organisations internationales créées au début des années 1920.

Il est donc tout d'abord impératif de mieux dégager les caractéristiques du contexte genevois, propice à l'accueil d'un nouveau projet pédagogique. Cette dimension locale, sur laquelle nous nous concentrerons tout d'abord, est nécessaire pour ensuite y insérer le réseau parisien, dont la mise en valeur constitue la particularité de notre démarche. Dans un troisième temps, nous préciserons les caractéristiques de ce nouveau projet pédagogique s'insérant dans les pas des organisations internationales nouvellement créées et dans ceux de l'Éducation nouvelle. Selon les principes de cette dernière, l'enfant doit d'abord être un sujet de connaissance scientifique sur laquelle on bâtit de nouveaux programmes scolaires qui respectent ses besoins. Le développement des connaissances passe ensuite nécessairement par des mises en situation d'apprentissage et par la pratique

⁴ Federico Ferretti, Géopolitique de la paix et mondialisation de la guerre. Les cours de Paul Dupuy à l'École internationale de Genève (1940–1942), in: Nicolas Ginsburger, Marie-Claire Robic, Jean-Louis Tissier (dir.), Géographes français en Seconde Guerre mondiale (1938–1948). Études et documents, Paris 2021, p. 203–224.

⁵ Voir par exemple Jaci Leigh Eisenberg, American Women and International Geneva, 1919–1939, thèse de doctorat, Institut de hautes études internationales et du développement (IHEID), Genève 2014.

⁶ Roland Carrupt, Marie-Thérèse et Fernand Maurette-Dupuy. Une biographie familiale entre la rue d'Ulm et les bords du Léman, thèse de doctorat, Université de Genève 2021.

d'activités en coopération avec d'autres camarades.⁷ Les porteurs de ce projet pédagogique partagent en effet les mêmes idéaux d'Éducation nouvelle et sont souvent actifs dans ces réseaux internationaux d'éducation. Ils promeuvent une autre façon de faire l'école et, soucieux de mieux faire comprendre les enjeux internationaux du moment, insistent sur un enseignement de la paix. Marie-Thérèse Maurette et son père Paul Dupuy réinvestissent au sein de l'*Ecolint* toute leur expérience pédagogique pratiquée au collège Sévigné. Le cadre ainsi posé nous permet de traiter les principales caractéristiques de l'*Ecolint*, vue comme une conjonction d'apports de membres de la communauté internationale et du milieu pédagogique genevois.

Un terreau local favorable

Une meilleure connaissance de l'histoire de Genève de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècles s'avère nécessaire pour comprendre la création de l'*Ecolint*. Malgré la difficulté rencontrée lors de la recherche de sources concernant cette histoire, nous observons quelques caractéristiques utiles à la compréhension de notre propos. Genève, renforcée par l'arrivée des organisations internationales, constitue un endroit favorable à de nouvelles expérimentations pédagogiques dans la durée. La ville offre en effet des garanties pour y implanter une école d'un genre nouveau, notamment par le fait que l'*Ecolint* n'est pas la première école privée à être fondée sur sol genevois. D'autres écoles l'ont en effet précédée. Par exemple l'École Privat fonctionne de 1814 à 1960 et constitue véritablement un lieu de formation d'une partie des futurs dirigeants économiques et politiques de la République et canton de Genève. Cette école créée et dirigée par la même famille durant toute son existence inculque également un sentiment patriotique qui fait de la classe une sorte de section de l'armée suisse, d'où l'intitulé d'une étude qui lui a été consacrée: à Privat, le drapeau n'est jamais très loin du cartable.⁸

La seconde école qui marque durablement le paysage éducatif genevois est le Château Haccius dont l'activité débute au milieu du XIX^e siècle. Si l'École Privat s'adresse quasi exclusivement aux enfants de la bourgeoisie protestante genevoise, le Château attire une clientèle internationale. En effet, son offre de formation s'adresse prioritairement à la jeunesse des grandes familles aristocratiques européennes. Nous n'avons pas connaissance d'une véritable étude concernant cette école qui ferme ses portes au début du premier conflit mondial.

⁷ Béatrice Haenggeli-Jenni, L'Éducation nouvelle, Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe [en ligne], ISSN 2677-6588, mis en ligne le 22/06/20, consulté le 25/11/2024. Permalink: <https://ehne.fr/fr/node/12270>.

⁸ Rita Hofstetter, Le drapeau dans le cartable. Histoire des écoles privées. Genève 19^e siècle, Genève 1994.

Ces deux écoles nous intéressent car, à leur manière, elles préfigurent ce que va être l'*Ecolint*. S'il n'est pas question de former les futurs dirigeants de Genève, l'*Ecolint* s'adresse d'abord et avant tout aux enfants des fonctionnaires internationaux qui arrivent sur les bords du Léman au début des années 1920 pour travailler dans les organisations internationales. Elle a pour objectif de leur apprendre petit-à-petit à penser à un niveau international et promeut activement les idéaux de la Société des Nations. D'autre part, un lien organique existe entre le Château Haccius et l'*Ecolint*. Lorsque celui-ci ferme ses portes, son dernier directeur et propriétaire, Lucien Brunel (1877–1958), est engagé par l'*Ecolint* pour diriger l'internat nouvellement ouvert à Onex en 1925. Sa fille y enseigne par la suite le français et prolonge ainsi idéalement le lien entre les deux établissements jusqu'au milieu du XX^e siècle.⁹

Ce dispositif éducatif genevois s'enrichit également d'autres institutions moins connues qui ont pignon sur rue à Genève. Jaci Leigh Eisenberg en a étudié quelques-unes dans sa thèse consacrée à la contribution des femmes américaines à la Genève internationale dans l'entre-deux-guerres.¹⁰ L'auteure consacre une quinzaine de pages à l'*Ecolint* dont elle explique très précisément les débuts.¹¹ Elle met en évidence le rôle pionnier des femmes dans trois écoles créées dans les années 1920: l'*Institut des Hautes Études Internationales* (1925), les *Zimmern Summer Schools* (1927) ou encore le *College for Women at Céligny* (date d'inauguration inconnue mais institut fermé en 1940 déjà). Si la première école connaît une belle réussite et s'inscrit dans la durée, les deux autres cessent leurs activités au début du deuxième conflit mondial. Eisenberg s'appuie sur ces exemples pour rappeler que ces Américaines considèrent l'éducation comme un terrain idéal d'action pour changer le monde et mener à leur manière une politique active de soutien aux organisations internationales, alors que les Etats-Unis n'en sont pas encore membres.

Genève bénéficie également de la renommée de l'*Institut Jean-Jacques Rousseau* (IJJR) créé en 1912 comme une école des sciences de l'éducation.¹² Certes, l'aura de l'écrivain offre une certaine visibilité à Genève et à son université puisque cet institut y sera intégré plus tard, mais cela ne suffit pas. Il faut en effet des personnes qui animent et fassent vivre cet institut. Une série de pédagogues genevois s'en chargent durant des décennies parmi lesquels il faut accorder une place toute particulière à Adolphe Ferrière (1879–1960) qui, approché par les promoteurs du projet, n'hésite pas à mettre à disposition son chalet en automne 1924 pour la première année scolaire de l'*Ecolint*. Ferrière

⁹ Information aimablement fournie le 19 octobre 2021 par l'ancien archiviste et professeur à l'*Ecolint*, Monsieur Alejandro Rodriguez-Giovo, que nous remercions vivement.

¹⁰ Jaci Leigh Eisenberg, American Women and International Geneva.

¹¹ *Ibid.*, p. 61–74.

¹² Daniel Hameline, Institut Jean-Jacques Rousseau, in: Dictionnaire historique de la Suisse (DHS), version du 25.01.2007. Online: <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/010431/2007-01-25/>.

appartient à un réseau très hétéroclite d'éducateurs qui prônent de nouvelles méthodes d'éducation dans les pas de Jean-Jacques Rousseau (1712–1778) et d'Heinrich Pestalozzi (1746–1827). Partisans d'une éducation laïque, ils considèrent l'enfant comme un adulte en devenir et un futur citoyen qu'il s'agit de former pour être capable d'animer une démocratie elle-même en construction. Après une licence en sciences sociales décrochée en 1905, puis un doctorat en sociologie soutenu dix ans plus tard, Ferrière se dévoue sans compter pour diffuser les principes de l'Éducation Nouvelle au sujet desquels nous reviendrons plus tard. Ce Genevois, issu d'un milieu favorisé par son père médecin et vice-président du Comité international de la Croix-Rouge et par sa mère ressortissante de la bourgeoisie viennoise fortunée, développe un réseau international d'informations concernant les écoles dites «nouvelles». Il fonde en 1912 le Bureau international des écoles nouvelles qui fédère une partie de ces établissements, tout en étant le rédacteur en chef de la revue *Pour l'Ère nouvelle*, l'organe francophone de la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle (LIEN).¹³

Le pédagogue entretient son réseau par-delà les bords du Léman car il voyage régulièrement en Europe pour visiter des écoles et donner des conférences.¹⁴ Ferrière cultive également ses relations dans le cercle des pédagogues protestants genevois dont certains enseignent à l'Université de Genève, dont le créateur de l'Institut Jean-Jacques Rousseau, Edouard Claparède (1873–1940), qui y enseigne la psychologie dès 1908. Parmi ceux-ci on trouve aussi Pierre Bovet (1878–1965), qui dirige le Bureau international d'éducation (BIE) fondé à Genève en 1925 principalement par la LIEN et qui fédère toute une série de réseaux internationaux d'éducation s'inscrivant dans les pas de la Société des Nations pour mettre la science au service de la paix. Bovet passe ensuite le témoin à Jean Piaget (1896–1980) qui dirige cette institution devenue entre-temps un organisme intergouvernemental organisant la collecte d'informations au sujet de l'éducation et de rencontres internationales. Le BIE analyse les problèmes qui se posent au niveau de l'éducation à une échelle internationale, pour proposer ensuite des solutions. Par exemple, il milite pour une extension des droits des femmes et des enfants et demande la suppression des tendances bellicistes dans les manuels scolaires. Selon ses promoteurs, si l'école avait préparé à la guerre, il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne prépare pas à la paix.¹⁵ Cette mise en contexte permet également de

¹³ Rita Hofstetter, ÉRHISE, Le Bureau international d'éducation, matrice de l'internationalisme éducatif (premier 20^e siècle), Bruxelles 2022.

¹⁴ Daniel Hameline, Adolphe Ferrière (1879–1960), in: Jean Houssaye (dir.), Quinze pédagogues. Idées principales et textes choisis, Paris 2013, p. 473–514.

¹⁵ Rita Hofstetter, Joëlle Droux, Michel Christian, Construire la paix par l'éducation. Réseaux et mouvements internationaux au XX^e siècle. Genève au cœur d'une utopie, Neuchâtel 2000. Ou encore plus spécifiquement au niveau de la géographie Jean-Pierre Chevalier, Du côté de la géographie scolaire. Matériaux pour une épistémologie et une histoire de l'enseignement de la géographie à l'école primaire en France. Rapport de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches, Université Panthéon-Sorbonne-Paris I 2003.

rappeler les liens étroits qui unissent l'*Ecolint* et l'Institut Rousseau. Rita Hofstetter rappelle notamment que «l'expertise des deux pédagogues Ferrière et Meyhoffer tient lieu de caution de l'Institut Rousseau et c'est celle que recherche le médecin polonais Ludwig W. Rajchman (1881–1965), directeur du Bureau d'Hygiène de la SDN».¹⁶ Paul Meyhoffer dirige l'*Ecolint* à ses débuts, avant de céder sa place à Marie-Thérèse Maurette en 1929, tandis que le couple Rajchman figure, avec le couple Maurette, parmi les fondateurs de l'école.

Les liens tissés par ces pédagogues à travers les réseaux internationaux, au sein desquels Ferrière occupe une place centrale, témoignent de ce terreau genevois favorable à la diffusion d'idées nouvelles dans le domaine éducatif. Ces milieux internationaux accroissent leur présence à Genève et leur rôle se renforce avec l'arrivée des organisations internationales. Or ce point revêt une certaine importance, étant donné la proximité de ces milieux avec ces organisations internationales qu'ils souhaitent ardemment promouvoir. Ces réseaux internationaux d'éducation soutiennent la SdN par leur promotion de la paix, de la coopération scientifique et de la compréhension entre les peuples.¹⁷

Le contexte politique et scientifique parisien

La compréhension du milieu genevois de l'entre-deux-guerres nécessite un détour par Paris, étant donné que la famille Maurette-Dupuy et des fonctionnaires internationaux arrivent de la capitale française au début des années 1920. Nous souhaitons mieux comprendre le rôle et l'influence de quelques pédagogues issus de l'École normale supérieure (désormais abrégée ENS) de la rue d'Ulm à Paris. Nous postulons en effet que l'*Ecolint* bénéficie directement de l'influence de deux établissements parisiens, l'ENS et le collège Sévigné. Ces liens entre Paris et Genève, qui constituent une véritable originalité de l'école privée genevoise, durent de 1925 à 1950.

Intéressons-nous tout d'abord à l'ENS, fondée sous la Révolution française et qui bénéficie de trois caractéristiques utiles à éclairer notre sujet. La première concerne la place particulière accordée en France à l'enseignement de la géographie dans le contexte d'après 1870 marqué par la défaite contre la Prusse, défaite qualifiée par beaucoup de victoire de la science allemande et de l'instituteur allemand.¹⁸ Cela se traduit par une présence des géographes à la rue d'Ulm dont certains occupent des postes-clés. C'est le cas notamment du père

¹⁶ Hofstetter, Le Bureau, p. 74.

¹⁷ Béatrice Haenggeli-Jenni, Pour l'Ère Nouvelle. Une revue-carrefour entre science et militance (1922–1940), thèse de doctorat, Université de Genève 2011.

¹⁸ Numa Broc, La géographie française face à la science allemande (1870–1914), in: Annales de Géographie 473 (1977), p. 71–94; Vincent Berdoulay, La formation de l'école française de géographie (1870–1914), Paris 2008; Damiano Matasci, L'école républicaine et l'étranger. Une histoire internationale des réformes scolaires en France 1870–1914, Lyon 2015.

de la géographie française, Paul Vidal de La Blache (1845–1918), qui occupe le poste de sous-directeur des études littéraires de 1881 à 1891, ou encore de Paul Dupuy, l'inamovible secrétaire général de l'École de 1885 à 1925. Quand ce dernier quitte Paris pour Genève en 1925, c'est d'ailleurs un autre géographe qui le remplace en la personne de Roger Dion (1896–1981).¹⁹

L'établissement dispose d'une structure particulière appelée Centre de documentation sociale, fondé en 1920 par le sous-directeur de l'ENS Célestin Bouglé (1870–1940) et financé par le mécène et homme d'affaires Albert Kahn (1860–1940). Cette deuxième caractéristique est essentielle car elle met à jour les liens directs entre l'ENS et les organisations internationales.²⁰ En effet, la bibliothèque du Centre, appelé familièrement «la Docu» par les normaliens, est abondamment fournie en ouvrages et documentation en sociologie, économie et politique, en partie provenant d'organisations internationales telles que la Société des Nations et le Bureau international du travail. Des conférences et des rencontres sont régulièrement organisées par le secrétariat du Centre qui fonctionne en fait comme un séminaire de recherche.²¹ Pour l'historien Jean-François Sirinelli, l'objectif du Centre est clair: «il s'agit notamment de préparer les normaliens à d'éventuelles fonctions au Bureau international du travail ou à la Société des nations»²² Cet objectif se double cependant d'un autre moins professionnel et plus politique, à savoir la diffusion des idées socialistes de la part de certains normaliens dès les années 1880. L'historien Christophe Charle a élaboré une prosopographie d'une quarantaine de normaliens, parmi lesquels nous retrouvons la figure centrale d'Albert Thomas (1878–1932).²³ Exemple de réussite scolaire sous la III^e République, Thomas entre à l'École normale supérieure pour préparer l'agrégation d'histoire-géographie. C'est à la rue d'Ulm qu'il découvre les idées socialistes, notamment par la fréquentation assidue de la bibliothèque tenue par Lucien Herr (1864–1926). Dès lors, il n'a de cesse que d'approfondir ces idées et de construire petit-à-petit une carrière politique. Maire de Champigny, puis député et enfin ministre de la Guerre pendant le premier conflit mondial, Thomas puise dans son réseau socialiste normalien pour constituer son équipe de collaborateurs aussi bien au ministère de la Guerre qu'à Genève au début des années 1920.²⁴ Thomas

¹⁹ Pierre Jeannin, *Deux siècles à normale sup'*. Petite histoire d'une grande école, Paris 1994, p. 138.

²⁰ Marine Dhermy-Mairal, *Les sciences sociales et l'action au Bureau international du travail (1920–1939)*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Paris 2015.

²¹ Jeanne Beausoleil, Pascal Ory (dir.), *Albert Kahn 1860–1940. Réalités d'une utopie*, Musée Albert-Kahn, département des Hauts-de-Seine 1995.

²² Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris 1988, p. 354.

²³ Christophe Charle, *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris 1998.

²⁴ Adeline Blaszkiewicz-Maison, *Albert Thomas, Le socialisme en guerre 1914–1918*, Rennes 2015; et plus récemment Adeline Blaszkiewicz-Maison, *Le socialisme au travail. Albert Thomas (1878–1932)*, thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne 2021.

devient en effet le premier directeur du Bureau international du Travail (BIT) qu'il construit à l'aide de ses collaborateurs. Parmi ceux qui le suivent sur les bords du Léman, le géographe Fernand Maurette (1878–1937) occupe une place tout-à-fait particulière. Nommé principalement en raison de son expérience dans l'administration de l'École normale supérieure à côté de son beau-père Dupuy et de son amitié avec Thomas, Maurette prend en main la responsabilité scientifique des études du BIT. Un an après la mort subite de Thomas survenue à Paris en 1932, ce spécialiste de géographie économique devient le sous-directeur de l'institution et le reste jusqu'à son retour à Paris en 1936.

La troisième caractéristique concerne directement le socialisme normalien, un réseau particulièrement influent au sein de la III^e République. Or, il se trouve que ce réseau accorde une place toute particulière à une réflexion globale sur l'enseignement devant aboutir à sa réforme.²⁵ Plusieurs initiatives naissent dans son sillage. Par exemple, des pédagogues parisiens créent à la fin du XIX^e siècle le collège Sévigné qui promeut une pédagogie novatrice pour l'époque. Créé par quelques familles alsaciennes ayant choisi la France au lendemain de la défaite de 1871, le collège Sévigné accorde une place prépondérante aux langues vivantes au détriment de l'enseignement du latin.²⁶ Il s'inspire également des méthodes froebéliennes et constitue un lieu d'expérimentation pour certains enseignants.²⁷ Paul Dupuy y pratique une géographie où l'on fait davantage appel à la réflexion à une échelle internationale et moins à un apprentissage par cœur. La direction du collège fait aussi appel au futur directeur du Bureau international du Travail Albert Thomas pour dispenser un cours d'histoire. Or, en ce début du XX^e siècle, le contexte politique intérieur est tendu suite à l'affaire Dreyfus et en lien avec la question de l'Alsace-Lorraine. Avoir Thomas comme enseignant d'histoire constitue aussi un geste politique, sachant qu'il est un proche de Jean Jaurès (1859–1914) qui fut en pointe dans le combat pour l'innocence du capitaine Alfred Dreyfus (1859–1935).

Sévigné bénéficie également des réflexions et des actions du couple Alice (1877–1927) et Robert Hertz (1881–1915). Le sociologue durkheimien, mort dans les tranchées, s'intéresse tout particulièrement aux questions d'éducation et échange très régulièrement à ce sujet avec son épouse.²⁸ Cette dernière s'investit particulièrement au 10 de la rue de Condé, siège du collège Sévigné à Paris, en compagnie d'autres femmes pédagogues, dans la mise en place de réformes

²⁵ Christophe Prochasson, Entre science et action sociale. Le «réseau Albert Thomas» et le socialisme normalien, 1900–1914, in: Christian Topalov (dir.), Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880–1914, Paris 1999, p. 141–158; Alexander Riley, Philippe Besnard (présentées par), Un ethnologue dans les tranchées (août 1914–avril 1915). Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice, Paris 2002.

²⁶ Collège Sévigné, Le livre du Centenaire. 1880–1980, Paris 1980.

²⁷ Jean-Pierre de Giorgio (dir.), L'école des jeunes filles. Mathilde Salomon, Rennes 2017.

²⁸ Nicolas Mariot, Histoire d'un sacrifice. Robert, Alice et la guerre, Paris 2017.

scolaires allant dans le sens des méthodes chères à Maria Montessori (1870–1952) et Friedrich Froebel (1782–1852). Alice Hertz et Marie-Thérèse Maurette, cette dernière s'étant formée à Londres aux méthodes de Froebel, jouent un rôle de premier plan dans la mise en place de la formation des éducatrices spécialisées (à l'époque appelées «jardinières d'enfants»). Le journal intime de Marie-Thérèse Maurette confirme d'ailleurs les liens entre les deux pédagogues. Après sa scolarité à Sévigné, Marie-Thérèse part à Londres suivre les cours du *Maria Grey Training College* de 1907 à 1909 sur les conseils d'Alice Hertz qui venait d'y passer quelque temps pour y étudier les théories pédagogiques de Froebel et de Pestalozzi.²⁹ Dans toutes ces réflexions pédagogiques, il se trouve également que certaines matières enseignées revêtent une importance nouvelle.

Ainsi en est-il de la géographie qui s'organise et se structure au niveau international avec la naissance de l'Union géographique internationale en 1922. Discipline-phare de la III^e République dont elle sert les idéaux, la géographie est sujette à de profondes transformations au tournant du XX^e siècle.³⁰ Contestée dans ses fondements par la sociologie d'Émile Durkheim (1858–1917) et par l'histoire dans un contexte de redéfinition des sciences humaines, la géographie voit également des tentatives de refonte de ses méthodes et programmes. Des géographes comme Paul Vidal de La Blache, appuyé notamment par Paul Dupuy, défendent un enseignement renouvelé de la discipline en faisant de la place à l'imagination et à la réflexion, tout en s'appuyant sur un usage plus prononcé des cartes, des images et des photographies.³¹ L'objectif recherché est de faire réfléchir les enfants sans leur faire apprendre des nomenclatures considérées comme inutiles. De même, Dupuy conteste la place trop importante accordée dans les programmes de géographie à l'étude de la France. L'objectif plus politique de la discipline change également au lendemain de 1918. Si la géographie avait pu servir à faire la guerre, elle pouvait désormais être utile à la promotion de la paix selon Dupuy et son beau-fils Fernand Maurette.³²

Ce travail pour la paix au lendemain de la Grande Guerre s'insère parfaitement dans un multiple faisceau d'initiatives dont la plus importante est la création de la Société des Nations. Le siège de la future organisation, qui n'est pas fixé dans le premier projet, échoit à Genève en vertu notamment du travail reconnu pendant la guerre de la Croix-Rouge et de son Agence internationale des prisonniers de guerre, ainsi que de la dimension religieuse. En effet, le

²⁹ Marie-Thérèse Maurette, Journal de famille, 1982, document aimablement transmis par sa petite-fille Thérèse Picquenard-Maurette en septembre 2015, p. 58.

³⁰ Marie-Claire Robic (dir.), *Couvrir le monde. Un grand XX^e siècle de géographie française*, Paris 2006.

³¹ Nicolas Ginsburger [et.al], *Un géographe de plein vent. Albert Demangeon (1872–1940)*, Paris 2018.

³² Jean-Pierre Chevalier, *Du côté de la géographie scolaire. Matériaux pour une épistémologie et une histoire de l'enseignement de la géographie à l'école primaire en France. Rapport de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches*, Université Panthéon-Sorbonne Paris I 2003, p. 318–319.

président américain Woodrow Wilson (1856–1924) est un presbytérien qui a une certaine attirance pour la cité de Calvin.³³ L'implantation de la SdN modifie durablement l'architecture de Genève qui accueille dès lors une multitude d'organisations internationales dont les responsables sont convaincus par la nécessité d'une présence permanente sur les bords du Léman.

Au niveau de l'enseignement supérieur français, les impulsions conjointes du recteur de l'université de Paris Paul Appell (1855–1930), du ministre André Honnorat (1868–1950) et de l'industriel Émile Deutsch de la Meurthe (1847–1924) permettent la libération de terrains au sud de Paris pour débuter, en 1919, la construction de la Cité internationale de l'université de Paris. Là encore, les objectifs ambitieux des promoteurs concernent aussi bien le rôle de Paris comme phare de l'éducation au niveau international qu'une meilleure compréhension entre les futurs dirigeants des nations par un séjour dans l'université française. Cette volonté de construire la paix s'inscrit dans un contexte d'internationalisme éducatif perceptible au lendemain du premier conflit mondial et qui fait aussi référence aux organisations internationales basées à Genève.³⁴ Là encore, les liens entre Paris et Genève émergent au travers des personnes exerçant des responsabilités. Par exemple, Jules Coulet (1870–1952) est le premier délégué général de la Cité internationale universitaire de Paris entre 1932 et 1944. Celui qui n'est autre que le beau-frère de Paul Dupuy «s'investit tout particulièrement dans l'administration et l'internationalisation de l'enseignement supérieur français, à la fois comme directeur du Musée pédagogique, directeur du bureau des renseignements scientifiques de la Sorbonne et directeur de l'Office national des universités et écoles françaises de 1910 à 1916».³⁵

L'*Ecolint*: un projet pédagogique nouveau à Genève

L'installation des organisations internationales à Genève au début des années 1920 coïncide avec l'arrivée d'un contingent de fonctionnaires internationaux. L'historienne Christine Manigand note la présence de 99 fonctionnaires français sur les 173 recensés en 1928.³⁶ Or, il se trouve qu'une certaine quantité d'entre

³³ Michel Marbeau, *La Société des Nations. Vers un monde multilatéral 1919–1946*, Tours 2017, p. 107–130.

³⁴ Mathieu Gillabert, *Où est passé l'esprit de Genève? Usages et reformulations de l'idéal internationaliste à la Cité internationale universitaire de Paris (1921–1950)*, in: Rita Hofstetter, Joëlle Droux, Michel Christian, *Construire la paix par l'éducation: réseaux et mouvements internationaux au XX^e siècle. Genève au cœur d'une utopie*, Neuchâtel 2000, p. 307–326.

³⁵ Dzovinar Kénovian, Guillaume Tronchet (dir.), *La Babel étudiante. La Cité internationale universitaire de Paris (1920–1950)*, Rennes 2013, p. 182. Voir en particulier Guillaume Tronchet, *Diplomatie universitaire ou diplomatie culturelle? La Cité internationale universitaire de Paris entre deux rives (1920–1940)*, p. 59–88.

³⁶ Christine Manigand, *Les Français au service de la Société des Nations*, Berne 2004.

eux proviennent de l'ENS de la rue d'Ulm, à tel point que l'historienne utilise en parlant d'eux l'expression des «Normaliens de Genève».³⁷ Pour beaucoup de ces familles, la question pratique de la scolarisation des enfants se pose clairement. Si certaines d'entre elles décident d'emblée de faire confiance à l'enseignement public, d'autres en revanche souhaitent créer une structure privée nouvelle en phase avec leurs aspirations réformatrices, non sans avoir auparavant inscrit leurs enfants à l'école publique. C'est notamment le cas des trois couples fondateurs de l'*Ecolint*, parmi lesquels Marie-Thérèse et Fernand Maurette-Dupuy dont les enfants passent la plus grande partie, voire la totalité de leur scolarité, au sein de l'*Ecolint*.³⁸ En quoi cette nouvelle offre pédagogique constitue-t-elle une nouveauté susceptible d'encourager les fonctionnaires internationaux à y inscrire leurs enfants?

Tout d'abord et dès le début, l'*Ecolint* constitue, dans la foulée du collège Sévigné à Paris, un lieu idéal de mise en pratique des idées de l'Éducation Nouvelle. Ce laboratoire peut s'appuyer sur un réseau de femmes et d'hommes rompus aux nouvelles pédagogies et désireux d'engager une réforme de l'enseignement. Ancienne élève de Sévigné où son père enseigne la géographie et préside en même temps du conseil d'administration de 1909 à 1918, Marie-Thérèse Maurette y revient en 1910 pour enseigner après son séjour londonien destiné à se familiariser avec de nouvelles méthodes d'enseignement. Elle y seconde Alice Hertz en tant que professeure aux Cours pédagogiques jusqu'au départ des Maurette pour Genève. La filiation entre les deux établissements se poursuit jusqu'au début de la deuxième Guerre mondiale par l'accueil régulier à l'*Ecolint* d'une stagiaire issue de Sévigné.³⁹

Ces liens avérés entre Paris et Genève confirment une certaine filiation entre les deux établissements. Ainsi, les principales caractéristiques du collège Sévigné sont mises en pratique sur les bords du Léman. La première originalité a trait à sa création dans le sillage des organisations internationales qu'elle souhaite ouvertement soutenir. Les liens sont plus particulièrement visibles avec le BIT dont Maurette est le responsable des scientifiques avant d'en devenir le sous-directeur en 1933. Les fondateurs se groupent en deux catégories bien distinctes. Tout d'abord, les couples fondateurs sont des familles de fonctionnaires internationaux (Rachjman, Sweetser et Maurette) ouvertes et intéressées à de nouvelles méthodes pédagogiques.⁴⁰ Elles sont épaulées par des pédagogues

³⁷ *Ibid.*, p. 52.

³⁸ La plaque commémorative figurant toujours dans un des bâtiments historiques de l'*Ecolint* mentionne les fondateurs suivants: Arthur et Ruth Sweetser, Ludwig et Marie Rajchman, Fernand et Thérèse Maurette, Dr Adolphe Ferrière. Le nom des premiers collaborateurs y figure également: Paul Meyhoffer, Florence Fake, Lucien Brunel et Paul Dupuy.

³⁹ Maurette, École internationale de Genève, p. 78, 113.

⁴⁰ Roland Carrupt, Marie-Thérèse et Fernand Maurette-Dupuy, Un couple de pédagogues socialistes réformateurs, in: Cahiers Jaurès 247–248 (2023), p. 91–112.

genevois comme Ferrière qui apportent leurs connaissances spécifiques, un solide ancrage à Genève et une volonté de créer une institution d'un genre nouveau. Lors de la première rentrée scolaire en 1924, ce sont les enfants de ces familles de fonctionnaires qui étudient dans le chalet mis à disposition par Ferrière. Même si l'École est ouverte aux enfants genevois, ce sont essentiellement des étudiants issus des pays vainqueurs de la guerre, à savoir les Etats-Unis et la France, qui constituent le gros des effectifs scolaires. Les débuts de l'entreprise sont toutefois difficiles, au niveau financier principalement.

La deuxième originalité de l'*Ecolint* est qu'elle peut compter sur le soutien financier d'une partie de la grande bourgeoisie industrielle liée à la famille de Ruth (1888–1969) et Arthur Sweetser (1888–1968). Ce dernier est un personnage clé dans le dispositif de l'*Ecolint* et de la présence américaine à Genève. Bien que le Sénat américain ait refusé l'adhésion des Etats-Unis à la Société des Nations, cela ne signifie pas que les Américains soient absents de Genève et des débats et travaux qui ont lieu dans le cadre de l'organisation internationale. À cet égard, Sweetser joue véritablement le rôle d'ambassadeur officieux de son pays auprès des organisations internationales par sa fonction de directeur de la Section d'information de la SdN dans laquelle il est actif depuis 1919.⁴¹ Son rôle politique et de véritable soutien financier de l'*Ecolint* dans la durée participe incontestablement de la pérennité d'une institution pédagogique qui connaît des débuts compliqués. Les Américains ne sont pas uniquement présents pour le volet financier mais fournissent également du personnel. Cependant, c'est l'importance du réseau parisien de l'ENS dans la partie pédagogique de l'École qui est particulièrement intéressante. Il faut insister ici sur le rôle de Marie-Thérèse Maurette et de son père Paul Dupuy. En effet, la première assume la direction de l'*Ecolint* durant près de vingt ans, entre 1929 et 1949. Quant à son père, après sa mise en retraite et à la demande de son gendre, il arrive à Genève en 1925 pour poursuivre sa carrière d'enseignant. Le géographe Fernand Maurette n'est pas impliqué dans la gestion et l'organisation de l'*Ecolint*, mais il joue un rôle discret de trait d'union entre l'institution et le BIT. Il participe de près aux discussions concernant l'*Ecolint* en tant que membre du conseil de fondation. Il n'est ainsi pas exagéré, en évoquant la troisième originalité de cette institution, de parler de l'omniprésence de la famille Maurette dans les premières années de l'*Ecolint*, puisque celle-ci est «présente aussi bien au sein de la direction que du conseil d'administration, du corps enseignant et des élèves».⁴²

La famille Maurette-Dupuy a en effet mis en place durant près d'un quart de siècle les grands principes susceptibles d'intéresser les parents d'élèves et qui s'inspirent très directement de ceux de l'Éducation Nouvelle. Dès le début de

⁴¹ Ludovic Tournès, Les États-Unis et la Société des Nations (1914–1946). Le système international face à l'émergence d'une superpuissance, Berne 2016.

⁴² Hamayed, de Wilde, De l'*Ecolint*, p. 19.

l'institution, la direction fonde un internat situé à Onex dont le premier directeur est Lucien Brunel qui peut compter sur l'aide et les conseils de Dupuy. Les filles et les garçons logent dans des bâtiments séparés mais étudient ensemble. Ainsi, il n'existe pas de différences dans l'éducation pour ces jeunes de six à 18 ans sauf durant les cours de gymnastique, ce qui est novateur pour l'époque. La direction accorde également une place importante à des matières comme la géographie et l'histoire utilisées comme vecteurs privilégiés d'un enseignement rénové visant à offrir une culture internationale.

Il vaut d'ailleurs la peine de s'intéresser de près à un document écrit par Marie-Thérèse Maurette dont le titre indique clairement les intentions de son auteure, à savoir une éducation à la paix.⁴³ Ce document contient quelques-uns des principes appliqués à l'*Ecolint* et constitue en quelque sorte la philosophie des Maurette-Dupuy. La géographie tient dans ce dispositif une place à part. En réalité, Dupuy dispense un cours de culture internationale en travaillant d'abord sur le monde entier avec un globe et des cartes avant d'en arriver à une étude plus spécifique d'un ou de plusieurs pays. L'enseignement de l'histoire complète celui de la géographie, mais sous la forme d'un enseignement de l'histoire universelle centré moins sur une chronologie nationale que sur des thèmes de portée internationale comme la nourriture ou les transports. Dans cette école internationale, le bilinguisme revêt une importance toute particulière sous la forme de l'apprentissage et de l'usage quotidien des deux langues adoptées par les organisations internationales, à savoir le français et l'anglais. Pour Maurette, la langue est un vecteur de communication essentiel à une bonne compréhension mutuelle et un moteur servant à développer deux systèmes de pensées différents. Ce dernier point est central car il concourt à bâtir un esprit international en diminuant la notion de nationalité. «Le rôle d'une langue pour élargir l'horizon et amoindrir la notion d'étranger est très grand» écrit-elle en 1948.⁴⁴ Enfin, une technique retient plus particulièrement notre attention, le commentaire des événements politiques et économiques contemporains. Il s'agit, de manière générale, d'une éducation par les médias dont Maurette observe l'importance grandissante et le potentiel d'éducation et d'information. À l'*Ecolint*, cela prend la forme des Assemblées ayant lieu plus ou moins chaque deux semaines. Il n'est pas rare que des fonctionnaires internationaux soient invités à évoquer une question particulière. Nous avons très peu d'informations quant au contenu de ces discussions et aux modalités d'intervention des conférenciers dont nous n'avons d'ailleurs pas trouvé la liste dans les archives de l'*Ecolint*. En revanche, nous disposons du texte de trois causeries données par Paul Dupuy, respectivement le 5 octobre 1929 (à l'occasion de la mort de Stresemann), le 11 novembre

⁴³ Marie-Thérèse Maurette, Techniques d'éducation pour la paix. Existent-elles? Réponse à une enquête d'UNESCO, Paris 1948.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 16.

1929 pour l'anniversaire de l'armistice et le 18 janvier 1930, à l'occasion du 10^e anniversaire de la première réunion du Conseil de la Société des Nations.⁴⁵ Ces trois interventions s'inscrivent pleinement dans le projet d'une éducation à la paix. Elles disent toutes la détestation de la guerre, la guerre de 14–18 marquant à ses yeux une cassure car «elle a tellement dépassé en horreur toutes celles qui l'avaient précédée»,⁴⁶ mais aussi et surtout la nécessité de parler constamment de la paix et de sa nécessaire mise en place. Dans la foulée, Dupuy magnifie le rôle du ministre allemand des Affaires étrangères Gustav Stresemann (1878–1929), mort avant d'avoir puachever la réconciliation avec la France, et surtout celui du président américain Wilson.

La direction de l'*Ecolint* promeut vivement une dernière technique d'apprentissage de la paix pratiquée dans le cadre d'activités communes qui sortent du contexte scolaire à proprement parler. En restant fidèle aux principes de l'Éducation Nouvelle, elle encourage notamment en son sein la création d'une coopérative, d'un comité d'élèves et d'un groupe dévolu à l'entretien du jardin. Le développement de ce cadre vise à augmenter l'autonomie de l'étudiant en partenariat avec l'enseignant adulte.

Conclusion

Finalement, si l'*Ecolint* voit le jour dans un terreau genevois propice à ce genre d'initiatives, elle n'en constitue pas moins un projet original à bien des égards. L'*Ecolint* s'inscrit pleinement dans le cadre de l'Éducation Nouvelle et mise complètement sur un bilinguisme français-anglais pratiqué aussi bien dans le quotidien que dans le cursus scolaire. Très rapidement, et aussi pour des questions financières, on crée un internat car ses concepteurs partent du principe que l'éducation y sera meilleure qu'au sein de la famille. Une autre spécificité affichée sur le campus de la Grande-Boissière, où l'école s'installe en 1929, a trait au rôle essentiel de la géographie comme ouverture sur le monde avec des compléments issus de l'enseignement de l'histoire. Ce pôle géographie-histoire est d'ailleurs couplé avec une attention particulière accordée à l'actualité, par exemple de lors de débats entre fonctionnaires internationaux invités pour l'occasion. Enfin, l'attention portée aux jeunes filles par l'instauration d'une éducation mixte constitue également une initiative novatrice à l'époque.

Peu de difficultés ou de faiblesses concernant l'*Ecolint* ont cependant été relevées dans les différentes études, sauf peut-être par Hamayed et de Wilde. Pourtant, le rappel des difficultés financières récurrentes, avant que l'État de Genève n'achète le campus de la Grande-Boissière qui reste encore actuellement

⁴⁵ Paul Dupuy, *Trois allocutions adressées aux élèves de la section secondaire par M. Paul Dupuy, Genève 1929–1930*.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 14.

l'une trois implantations de l'*Ecolint*, témoigne des soucis existentiels bien réels dans les débuts de l'école. On peut également supposer que ce mode d'enseignement n'a pas toujours été adapté aux besoins du moment. En effet, dans cette éducation très libre, la réussite dépend de la façon dont l'enseignant motive ou non sa classe et du bon vouloir de l'étudiant. Ainsi, la poursuite des études dans un système académique fonctionnant différemment a pu certainement se révéler plus compliquée que prévu pour certains.

Les événements internationaux ont également traversé et secoué l'*Ecolint* qui réussit tout de même à fonctionner durant la Deuxième guerre mondiale, en dépit du départ de la grande majorité de ses étudiants. Elle constitue même pour certains étudiants un havre de paix au milieu de cette Europe en guerre, tandis que des anciens de l'École ont pris les armes dans divers mouvements de Résistance au nazisme.⁴⁷ Au lendemain de 1945, dans un contexte de Guerre froide, l'*Ecolint* poursuit son rôle pionnier dans deux directions principales. Tout d'abord, si la directrice Marie-Thérèse Maurette quitte son poste à la fin des années 1940, elle est néanmoins sollicitée par Sweetser pour participer à la création d'une école internationale à New York. Dans cette optique, elle séjourne plusieurs mois à New York chez sa sœur, dont le mari Henri Vigier (1886–1968) travaille désormais au siège de l'ONU. En automne 1946, une école est ouverte avec l'aide et le soutien de la ville et du personnel de l'*Ecolint*. D'autre part, la retraite de Maurette et son retour à Paris n'empêchent pas aux idées pédagogiques des fondateurs de l'institution de continuer à rayonner. Ainsi, en 1951, huit écoles parmi lesquelles l'*Ecolint* fondent une association des écoles internationales (*International Schools Association* ou ISA) et créent, en 1968, un programme d'études à vocation internationale, sous la forme d'un diplôme appelé «Baccalauréat International» (BI). Ce diplôme présente de frappantes similitudes avec les idées et les principes des fondateurs de l'*Ecolint* et des promoteurs de l'Éducation Nouvelle. Par exemple, le multilinguisme constitue un pilier et la dimension internationale y est clairement affirmée et revendiquée.

On observe donc une indéniable continuité entre les pédagogues pacifistes des années 1920 et les promoteurs du BI de 1968 au sein d'une institution qui résulte de la rencontre entre les trois écosystèmes évoqués dans l'article: la tradition pédagogique réformatrice, les organisations internationales et un groupe plutôt homogène de normaliens français arrivés à Genève au début des années 1920.

Roland Carrupt, roland.carrupt@bluewin.ch

⁴⁷ Marie-Thérèse Maurette, Paul Dupuy (1856–1948), Coulommiers 1951, p. 182.